



HAL
open science

Le sujet de la plainte. Phénoménologie et linguistique

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. Le sujet de la plainte. Phénoménologie et linguistique. Le Discours et la Langue Revue de linguistique française et d'analyse du discours, 2012, Tome 3.2, E.M.E., 2012., pp.81-92. halshs-01146538

HAL Id: halshs-01146538

<https://shs.hal.science/halshs-01146538>

Submitted on 7 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

LE DISCOURS ET LA LANGUE

REVUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE ET D'ANALYSE DU DISCOURS

LES SUJETS DE L'ÉNONCIATION

COORDONNÉ PAR MALIKA TEMMAR

LA MOBILITÉ ACADÉMIQUE : DISCOURS, APPRENTISSAGES, IDENTITÉS

COORDONNÉ PAR JEAN-MARC DEFAYS ET DEBORAH MEUNIER

Publié avec l'aide financière
du Fonds de la Recherche Scientifique – FNRS

TOME 3.2 (2011 [2012])

E.M.E.

Le discours et la langue

Revue de linguistique française et d'analyse du discours

« Le discours et la langue »

Revue de linguistique française et d'analyse du discours

Rédactrice en chef :

Laurence Rosier (Université libre de Bruxelles).

Coordinatrice éditoriale :

Laura Calabrese (Université Libre de Bruxelles).

Comité de rédaction :

Catherine Détrie (Université Paul Valéry Montpellier 3); Hugues Constantin de Chanay (Université Lumière-Lyon 2); Anne-Rosine Delbart (Université libre de Bruxelles); Françoise Dufour (Université Paul Valéry, Montpellier III); Cédric Fairon (Université catholique de Louvain); Jean-Marie Klinkenberg (Université de Liège); Juan Manuel Lopez Munoz (Université de Cadix); Dominique Maingueneau (Université Paris IV); Sophie Marnette (Université d'Oxford); Alain Rabatel (Université Lumière-Lyon 2); Anne-Catherine Simon (Université catholique de Louvain).

La revue *Le discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, se propose de diffuser les travaux menés en français et sur le français dans le cadre de l'analyse linguistique des discours. Elle entend privilégier les contributions qui s'inscrivent dans le cadre des théories de l'énonciation et/ou articulent analyse des marques formelles et contexte socio-discursif et/ou appréhendent des corpus inédits (notamment électroniques).

La revue privilégie les numéros thématiques tout en laissant dans chaque livraison une place disponible pour des articles isolés de même que pour des recensions ou des annonces.

La revue paraît deux fois par an, en principe en mars et en octobre. Chaque numéro est d'environ 200 pages. L'abonnement se souscrit par année, il s'élève à 50.00 €. Les numéros isolés se vendent à des prix variant en fonction de leur importance. Les frais d'expédition par fascicule se montent à 4.50 € pour la Belgique, 10.50 € pour l'Europe et 12.00 € pour le reste du monde.

Propositions de numéros thématiques, d'articles isolés ou de recensions :

Les propositions de numéros thématiques ou les articles isolés de même que les ouvrages pour recension ou les propositions d'échange doivent être adressés à l'adresse suivante :

Laurence Rosier

50 Avenue F.D. Roosevelt, ULB CP 175

B – 1050 Bruxelles

LES SUJETS DE L'ÉNONCIATION
Coordonné par Malika Temmar

—

LA MOBILITÉ ACCADÉMIQUE :
Coordonné par Jean-Marc Defays
et Deborah Meunier

Adresser les commandes à votre libraire ou directement à :

Pour la Belgique :

E.M.E. (Éditions Modulaires Européennes) & InterCommunications s.p.r.l.

40, rue de Hanret

BE - 5380 Fernelmont

Tél. : 00[32]81.83 42 63 et 00[32]473.93 46 57

Fax : 00[32]81.83 52 63

Courriel : edition@intercommunications.be

Site : www.intercommunications.be

Diffusion et distribution pour la France et la Suisse

C.E.I. Collectif des Editeurs Indépendants

37 rue de Moscou

F - 75008 Paris

Tél : 01 45 41 14 38

Fax : 01 45 41 16 74

collectif.ei@gmail.com

Distribution pour les pays hispanophones et lusophones

Editorial Axac

c/ García Abad 13, 2º

ES -27004 Lugo (España)

Tél. : +34 666 822 496

Fax : +34 696 761 233

editorialaxac@hotmail.com

TABLE DES MATIÈRES

LES SUJETS DE L'ÉNONCIATION

Introduction

Malika Temmar 9

Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation

Alain Rabatel 13

Formes et fonctions d'un discours objectivé : le cas des notes biographiques en anglais

Lucie Gournay 37

Au nom de Tarde ou selon Durkheim ?

Citation et subjectivité dans le discours académique

Johannes Angermüller 57

Qui parle dans les blogs ?

Malika Temmar 69

Le sujet de la plainte.

Phénoménologie et linguistique

Dominique Ducard 81

LA MOBILITÉ ACADÉMIQUE : DISCOURS, APPRENTISSAGES, IDENTITÉS

La mobilité académique :

des pratiques aux représentations linguistiques

Jean-Marc Defays & Deborah Meunier 95

La mobilité d'hier et d'aujourd'hui, entre cosmopolitisme et employabilité

Jean-François Dupeyron 101

Mobilités et circulations académiques : dynamiques, catégorisations, évaluations ou « Bougez, il en restera toujours quelque chose »

Véronique Castellotti & Emmanuelle Huver 117

Erasmus : une culture discursive mobile <i>Deborah Meunier</i>	133
Vers un apprentissage de l'être-ensemble postmoderne ? Représentations de la socialité Erasmus en Finlande <i>Fred Dervin</i>	153
Le purisme, une compétence culturelle ? Quand les représentations se mêlent d'apprentissage... <i>Laurence Rosier</i>	167
Les enseignants-chercheurs en mobilité : conceptualisations et représentations croisées <i>Aleksandra Ljalikova & Marilyn Meristo</i>	179

LES SUJETS DE L'ÉNONCIATION

Coordonné par Malika Temmar

LE SUJET DE LA PLAINTÉ PHÉNOMÉNOLOGIE ET LINGUISTIQUE

Dominique Ducard,
Université Paris-Est Créteil, Céditec EA 3119

« Qu'est-ce que parler ? Voilà une question que les linguistes se sont rarement posée ». Cette déclaration abrupte du philosophe de l'existence Henri Maldiney interpelle les linguistes, qui ne s'interrogeraient pas sur l'activité signifiante des sujets parlants. Il précise son propos en ajoutant : « Parler, c'est vouloir dire. ». Un dire qui n'est pas l'actualisation d'un dicible de langue, en attente de son effectuation, mais un dire qui est « une parole ouvrante qui rend la langue au langage » (Maldiney 2007b : 152). Le linguiste Gustave Guillaume, parmi « quelques linguistes d'exception », échappe au verdict et c'est vers sa théorisation que Maldiney se tourne dans ses analyses et ses réflexions. Et si le philosophe recourt à cette linguistique, c'est que, pour lui, « dire et exister sont co-originares » et qu' « Une analyse existentielle porte sur les tournures et les façons de l'existence » (Maldiney 1989, 2007a : 68), dont la parole et le discours sont des modalités.

C'est ainsi qu'il a procédé à une analyse subtile de l'énoncé de la plainte mélancolique, développée longuement dans « Présence et psychose » (1976, 2007a : 7-61), reprise en deux pages dans « Crise et temporalité dans l'existence et la psychose » (1990, 2007a : 94-96), rappelée plus brièvement dans « Événement et psychose » (1990, 2007a : 204-205). Pour cela il lui faut appréhender la plainte dans sa « fonction sémiotique doléante » comme un *acte* et une *forme*, en suivant un principe guillaumien : « Il s'agit pour nous de découvrir la structure psychologique sous-jacente au système sémiologique de la plainte, à travers notamment les formes grammaticales sous lesquelles elle s'énonce » (2007a : 42-43).

1. Dire et exister : Guillaume et Binswanger

La théorie linguistique de Gustave Guillaume est une psychomécanique du langage : science des mécanismes fondamentaux de la pensée qui opèrent dans la genèse de la langue. Celle-ci s'effectue à partir d'un système de représentations et par la médiation de signes qui permettent la production des actes de langage et l'émission des discours (intérieurs ou extériorisés à l'oral ou à l'écrit). A la psychomécanique vient s'ajouter une psychosystématique, science des systèmes linguistiques institués, et une psychosémi-

logie, science des signes linguistiques, considérés selon leurs rapports avec les « signifiés de puissance » qu'ils évoquent et les « signifiés d'effet » qu'ils permettent de réaliser. Les signifiés de puissance se présentent comme des virtualités opératoires qu'une visée de discours vient actualiser par saisie en un point quelconque des mouvements - portés par un temps opératif - qu'elles préfigurent. Le temps opératif est le premier mécanisme fondamental de la vision guillaumienne du processus de la génération mentale des formes linguistiques. Le verbe, par exemple, manifeste la genèse de l'image mentale du temps - la chronogenèse -, et chacune de ses formes - aspectuelles, modales, temporelles, personnelles - correspond à une saisie effectuée en un point du déploiement de cette opération. Le second mécanisme essentiel, élaboré à la suite du premier, est le mécanisme bitensoriel, qui réunit les deux mouvements allant de l'universel au singulier et du singulier à l'universel que la pensée parcourt et sur lesquels elle effectue ses saisies. Guillaume appliquera notamment ce schéma au système de l'article. Tout est ainsi cinétique et mécanique dans le fonctionnement du langage. Avec l'ajout des notions de position et de seuil, la linguistique devient une linguistique opérant par mouvement et interception de mouvement.

Cette brève présentation nous permet tout au plus de comprendre pourquoi Maldiney a emprunté la voie psychomécanique et psychosémiologique de Guillaume, notamment dans l'étude de la temporalité. On le comprend aussi en référence aux études phénoménologiques de Ludwig Binswanger sur la mélancolie et la manie, sur lesquelles s'appuie Maldiney. Rappelons que Binswanger, dans son analyse existentielle, vise à mettre à jour les différents modes de constitution des mondes de la maladie mentale, par l'examen de l'altération des moments structuraux de l'organisation des formes du *Dasein* (être-là), dans sa continuité. Il s'agit notamment de révéler les modes défailants des trois dimensions de la temporalité que sont la *protensio*, la *retentio* et la *präsentatio*, dont l'interaction assure l'unité des opérations intentionnelles de la conscience du temps et forme la trame de l'expérience et de la pensée.

Le délire mélancolique manifeste une défection de la *präsentio* et du « à propos de quoi », le thème actuel du discours, qui ne peut s'étayer sur les deux autres opérations. Le style d'expérience du mélancolique est un *style de perte* : « Le mélancolique *sait* que la perte pressentie dans l'avenir est déjà réalisée » (Binswanger 1987 : 48). L'expression de la réalité du monde, dans la mélancolie, est l'expression de la plainte, aux thématiques interchangeable et à la forme immuable, celle de l'auto reproche énoncé de façon conditionnelle. Ainsi la plainte de Cécile Munch, rapportée par le psychiatre : « Si je n'avais pas proposé d'excursion » ou « Si seulement je ne l'avais pas proposée, alors mon mari serait encore en vie, alors je

serais encore heureuse et pleine de joie de vivre, alors je n'aurais pas à me faire des reproches, etc. » Il faut préciser ici que Cécile Munch se reproche d'avoir proposé l'excursion, par le train, au cours de laquelle est survenu un accident qui a coûté la vie à son mari et au fils d'une amie. L'analyse de Maldiney prend la suite de celle de Binswanger, se référant aussi au cas de Cécile Munch, qui va lui permettre de dégager la forme canonique de la plainte :

Ah ! si seulement j'avais

(ou je n'avais pas) fait ceci ou cela...

... Je n'en serais pas là... (là d'où part ma plainte) (Maldiney 2007a : 204).

Elle consiste toujours comme l'a noté Kraepelin, dans une phrase hypothétique qui lie une proposition conditionnelle et sa conséquence, toutes deux également irréelles : "S j'avais (ou si je n'avais pas)... alors je n'en serais pas là..." ou dans une phrase exclamative : "Ah ! si seulement j'avais... (ou n'avais pas)". Dans un ressassement éternel, le mélancolique fait sur son propre passé une hypothèse qui le contredit, et dont la conséquence aurait été une situation contraire à son présent. Ainsi il se ménage, dans l'irréel, entre soi et soi un espace de jeu. La plainte mélancolique est jeu (Maldiney 2007 : 19).

2. Une forme d'énonciation

Mon propos ne sera pas tant de gloser ce qu'expose magistralement le philosophe sur la plainte mélancolique en tant que mode de présence en défaillance ou d'existence en échec, dans les termes de sa phénoménologie, mais d'aborder ce qu'il en dit d'un point de vue sémio-linguistique, en tant que *forme d'énonciation*, afin d'essayer de montrer en quoi « Le mélancolique qui se plaint énonce le sujet et dénonce l'objet de sa plainte et s'annonce lui-même en faisant de sa parole le vase de sa douleur » (Maldiney 2007 : 37). Il s'agira de restituer au sémiologue ou au linguiste, quand il s'ouvre à l'« au-delà de la phrase et en-deçà des mots » (2007 : 38), la part qui peut lui revenir dans la compréhension de ce qui se dit du sujet dans l'exercice de la parole, et de montrer au philosophe ou au psychanalyste le chemin ouvert par cette approche entre cet « au-delà - en-deçà » et les formes où il se représente.

Je vais donc m'appuyer sur les remarques, précises et suggestives, que fait Maldiney sur l'énoncé de la plainte en croisant son approche linguistique

avec la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli (1990, 1999), dont je rappellerai seulement les principes fondamentaux : 1. la linguistique est l'étude du langage à travers l'étude de la diversité des langues, des textes et des situations ; 2. les énoncés linguistiques sont des agencements de marqueurs qui gardent la trace des opérations et des représentations dont ils sont les représentants ; 3. le linguiste peut accéder, indirectement, par simulation dans un système de représentation métalinguistique à ces opérations et représentations. Il faut encore ajouter que l'activité d'énonciation est considérée comme une activité de production et de reconnaissance interprétative de formes, qu'elle est de nature cognitivo-affective, centrée sur le corps, avec l'hypothèse du *geste mental* sous-jacent à la genèse des formes. J'infléchis cette hypothèse en postulant que l'activité symbolique de représentation est en prise, de façon constitutive, avec l'imaginaire du corps propre. Ces généralités devraient s'éclairer avec l'aller-retour que je propose entre un commentaire sur la formation de l'énoncé de la plainte, dans cette optique, et ce qu'en dit Maldiney, soutenu par la théorisation de Guillaume.

L'étude de Maldiney procède à une déconstruction de la plainte pour en reconstruire la configuration formelle et sémantique, la ramenant à un acte signifiant, avec la position subjective qu'il implique, et en explicitant la représentation de l'espace-temps qui est mise en jeu, et qui est inhérente à la forme de présence au monde du mélancolique. Ce sont ces différents aspects que je vais reprendre et tenter d'éclairer, en m'appuyant largement sur le texte.

Maldiney signale, après Binswanger, l'interchangeabilité des thèmes de la plainte et souligne que les mots qui sont les intégrants de l'énoncé-phrase, dans son actualité, sont des « variables aléatoires » d'un discours unique et répété dont la fonction sémiotique est une « fonction doléante » et dont l'effectuation est celle du cri, qui serait alors un cri de lamentation. La plainte est une déploration qui dit le sentiment de la situation dans laquelle est investi le sujet. Il y a eu, dans le changement de l'objet de la plainte chez Cécile Munch, un déplacement de la proposition conditionnelle vers le *je* et de la proposition conséquente vers le *là*, pour finir avec la formulation : « Si je n'avais pas proposé cette excursion, je n'en serais pas là ». Le *là* est l'indicateur de la situation présente dans laquelle le *je* se voit fixé : « Toutes les possibilités de son être au monde sont incluses dans le *là* de sa plainte, par lequel elle "situe" sa situation » (2007 : 40). L'emploi de *là*, auquel ne peut se substituer un *ici*, marque la distance requise pour la réflexivité du rapport spéculaire entre le sujet énonciateur et lui-même comme un autre. A supposer que soit posée la question « vous n'en seriez pas où ? » il serait répondu « là où j'en suis », à quoi il pourrait être ajouté : « Regardez-moi » ou « Voyez », qui renvoie au regard que le sujet s'adresse à lui-même, montrant son état

dans ce qu'il dit. Je renverrai ici, par analogie, au tableau de *La Piéta* de Villeneuve-lès-Avignon, d'Enguerrand Quarton, où est gravée cette phrase sur le fond d'or, entourant le panneau, tirée des Lamentations de Jérémie : « Ô vous tous qui passez par ce chemin considérez et voyez s'il est douleur pareille à ma douleur ».

Maldiney pose, à juste titre, la question de ce que signifie ce *en* dans « je n'en serais pas là » ou dans « je n'en serais pas arrivé là ». Il se reporte à ce que dit le dictionnaire Robert de la locution *en arriver à* : « être sur le point de, après une évolution (et souvent malgré soi) », et cite cette déclaration de Guillaume : « En arriver à... c'est arriver sans être jamais parti ». Dans *en arriver à* comme dans *en venir à*, il y a bien une limite terminale qui est introduite et cette limite est la résultante d'un enchaînement, comme dans *arriver à terme* ou *arriver au terme de*. Double fonction du *en*, dit Maldiney : renvoi à l'hypothétique et renvoi « à l'être de celui qui parle pour signifier à quel point de lui-même et du monde correspond son état. En être là c'est être là de son être même » (2007 : 41). Il note l'implication du sujet dans ce *en* et sa position passive, comme le suggère le « malgré soi » du dictionnaire. Cécile Munch, à la fois coupable et victime, a été soumise à une force d'entraînement initiée par un acte irréparable. Elle en subit l'effet, ou plutôt est elle-même l'effet : « Sa situation n'est rien que position, il n'a d'autre échéance à soi que cet échouage » (2007 : 42). Le *en* n'a pas de valeur référentielle par relation anaphorique, comme dans *j'en sors* ou *j'en viens* ou encore *j'en ai*. La grammaire nous indique que le *en* pronom adverbial (latin *inde* : de là, à partir de là), marque le point de départ, l'origine d'une action et qu'il se combine avec la forme pronominale de certains verbes de mouvement (*s'en aller*, *s'en retourner*), mais, du point de vue énonciatif, le *en* de « en être (arrivé) là » peut être considéré comme le marqueur d'une charge affective. Et le redoublement de l'être, tel que Maldiney le note : « être là de son être même », n'est pas seulement une formule philosophique, il est dans la formation du mot, que l'on rencontre par exemple dans *ne pas finir de finir* qui donne *n'en pas finir*, ou dans *vouloir de vouloir* qui donne *en vouloir* (*il en veut !*).

Maldiney constate par ailleurs que, dans la construction de la plainte, la condition doit précéder la conséquence, contrairement à l'inversion possible de l'ordre des propositions dans le raisonnement hypothétique : « si j'étais plus fort, je serais plus indulgent » ou « je serais plus indulgent si j'étais plus fort ». L'inversion n'est en fait pas impossible mais l'ordre syntaxique de la protase et de l'apodose maintient la relation de la visée rétrospective qui retourne à l'antécédent, le repère thématique constitutif, pour l'enchaîner au conséquent, en maintenant le lien inférentiel du *si... alors...*,

et en accentuant le constat final. Le schème logique n'est pas, selon Maldiney, celui de l'implication, mais relève d'un lien de fatalité. L'énoncé va d'un *si*, qui annonce et ouvre, à un *là*, qui dénonce et ferme, avec une relative indépendance entre les deux séquences, séparées par une pause. C'est ainsi que la plainte peut se réduire à « Si seulement j'avais / n'avais pas... », ou encore avec l'interjection « Ah ! si seulement j'avais / n'avais pas... », ou « Ah ! si seulement... » voire « Ah !... », la prosodie suggérant l'aspiration défaite et l'écroulement du faux espoir, dans l'anéantissement.

3. Représentation de la temporalité

Dans son approche psycho-sémiologique Maldiney développe surtout ce qui concerne la temporalité. Il utilise, pour cela, le schème et les catégories guillaumiennes, notamment la distinction entre temps incident et temps décadent. Incidence et décadence correspondent aux deux moments caractéristiques du mouvement d'échéance de l'événement au temps : le moment où le procès est vu *arrivant* et le moment où il est vu *arrivé*. Ces deux niveaux permettent de répartir les formes verbales relatives à un procès en accomplissement et celles relatives à un procès accompli, avec un niveau intermédiaire. C'est ce qui permet à Maldiney de dire que dans la plainte mélancolique « le temps n'arrive plus », avec un jeu de formes verbales qui est « un cercle de présent à présent » (2007 : 42), ou encore d'évoquer un présent répétition d'un présent passé, qui est « un étrange point versif où sans cesse *l'accomplisse verse dans l'accompli*. » Le parcours est décrit comme allant du présent au passé, par voie rétentionnelle (*Ah ! ce voyage*), et à l'anti-passé, par négation (*je n'avais pas*), puis de l'anti-passé à l'anti-présent, par voie protensive, (*je n'en serais pas là*) : double parcours du *Ah !* au *là* sur une surface à deux côtés, analogue à un anneau de Moebius.

Je n'irai pas dans le détail de l'analyse et me contenterai de quelques remarques sur la formation de l'énoncé type de la plainte mélancolique, avec d'autres moyens. Je commencerai par le *si* hypothétique, qui place le sujet dans une position d'observateur, imaginant un état de chose possible, de l'ordre du fictif. Le sujet peut ainsi se déplacer dans un monde de représentations, en se projetant dans un avenir et une suite d'événements dont la validation (être-le-cas) est voulue ou subie, acceptée ou non, souhaitée ou non : *si p est le cas, alors q*. S'il s'agit d'une décision, le sujet, de son poste d'observation, se voit lui-même comme un autre agissant, à l'initiative d'une série temporelle d'événements consécutifs : *si je décide p, alors q*.

Le schéma axial de la temporalité chez Guillaume, auquel Maldiney se réfère, a ses limites. Pour penser qu'un événement puisse venir ou s'en aller il

faut un repère qui soit une représentation subjective. Le seuil d'incidence et de décadence de la psychomécanique ne permet pas de donner un sens métalinguistique à cette représentation. Si l'on veut maintenir une démarche sémio-linguistique donnant accès, indirectement, aux opérations mentales et au psychisme, il faut se départir, dans la méthode, d'une herméneutique, phénoménologique ou psychanalytique, pour construire, sur ce point, une schématisation de la temporalité qui puisse permettre de rendre compte des formes linguistiques du temps et de leurs emplois. Je me limiterai à quelques indications tirées de la théorisation d'Antoine Culioli.

Le sujet-origine, qui est le repère absolu dans la construction d'une représentation de la temporalité, est doté d'une double orientation, selon deux positionnements. Il peut être conçu comme un point mobile qui se déplace, allant de l'avant vers ce qui est à venir, domaine de l'incertain ; passant le temps, il découvre dans sa course, à l'intérieur d'un intervalle ouvert, les événements qui surgissent puis tombent dans le révolu, domaine du certain : c'est *l'en-cours*. Il peut aussi être vu comme un point fixe, sujet immobile, construit comme un repère décroché, qui voit les événements apparaître dans le champ d'observation puis disparaître, c'est le temps qui passe. Je ferai remarquer au passage que l'on peut faire un rapprochement entre cette double perception et les deux espaces qui s'opposent dans l'évolution de l'humanisation, selon Leroi-Gourhan (1965) : l'espace itinérant où l'individu se ménage des trajets, dans un monde de lieux à découvrir et de biens à acquérir, et l'espace rayonnant, où le monde se révèle par cercles concentriques depuis un territoire ou un refuge. L'anthropologie peut ainsi venir étayer la réflexion sémiologique.

Avec le *si* suivi du présent, le sujet se fait observateur de ce qui est à venir en se situant dans l'en-cours, par anticipation et visée téléonomique. Que se passe-t-il avec le « si j'avais (n'avais pas)... » ? Nous sommes alors dans la certitude de ce qui a eu lieu, du validé, dans notre cas par expérience vécue, et le *si* permet d'avoir une anticipation imaginaire dans le révolu. Un impossible au présent devient un possible fictif. La valeur de l'imparfait, que Proust qualifie de nostalgique et cruel, est liée à une opération que Culioli appelle une torsion, avec un temps verbal qui résulte d'une translation du présent, dont il préserve certaines propriétés dans un autre espace-temps. Pour le dire plus simplement le sujet observateur se tourne vers le passé, où il établit un repère relatif, et se regarde comme un autre sujet, mobile, qui refait sa course au-devant des événements, avec cette dimension supplémentaire dans la plainte que l'autre possible, imaginé, ne peut renvoyer qu'à un ratage. Ce qui a été et n'est plus peut être exalté, magnifié ou déploré.

Dans le regret le sujet se tourne vers un passé douloureux qui n'est pas figé dans un présent résultatif affligeant :

Si le mélancolique se transportait réellement dans l'acte que sa plainte évoque, il se reconnaîtrait par-là comme le planteur de l'arbre dont il est obligé maintenant de manger le fruit amer. Sa formule, en ce cas, serait toute différente. Il s'écrierait par exemple : « Dire que j'ai fait cela ! » Ce qui n'est pas une plainte mais un regret (Maldiney 2007 : 95).

La plainte du mélancolique accable le sujet du poids de la faute et du malheur. Nous retrouvons Maldiney quand il dit que le mélancolique « est au désespoir de cet ancien présent (si je n'avais pas décidé une fois) qui fondait sa possibilité, mais qui signifiait - rançon de l'instant insubstituable - une fois pour toutes. » Le mélancolique contemple, immobile, le désastre de son existence.

Le *là* final, d'où sourd la plainte, aspire le *Ah !* initial dans un abîme de désespoir : « la plainte expire sur le mot désignant la situation actuelle qui l'inspire ». Ce n'est pas seulement ici jouer sur les mots, dans le style du philosophe. Une note de bas de page nous ramène à la prosodie, au geste vocal, et au corps de la parole : « Noter que durant la plainte tout le corps se soulève et s'affaisse dans une respiration » (2007a : 53). L'inspiration que prolonge et résorbe l'expiration constitue le soupir qui incarne le sujet de la plainte. La voix peine à trouver son élan, et la retombée est déjà dans l'attaque, d'où cette monotonie qui, selon un néologisme d'Apollinaire, la « mélancolise ». Le pathique se fait pathétique dans la plainte, forme d'expression de l'apathie et de l'atonie mélancoliques. Cette note est un rappel à l'unicité de l'énonciation dans un acte de langage qui est posturo-mimo-verbo-gestuel. La notion d'*image du corps* a ici toute sa fonction et son sens, comme manière d'être dans une forme de présence, à soi, à l'autre, au monde. La gestualité (tenue, démarche, mine et mimique, gestes, ton de voix) et les façons de dire en multiplient les figures. Le commentaire que Maldiney fait du mot *mélancolie* évoque le soubassement corporel et spatial de la notion et de ce qu'elle implique :

Bile noire. Humeur noire. Le nom de la mélancolie nous rappelle que la tonalité affective du mélancolique et le climatique de son monde sont voués à l'assombrissement. Le sombre, l'étroit, le lourd sont phénoménologiquement apparentés - quand la nuit tombe, le monde s'étrécit. (...) La langue allemande la nomme en mettant l'accent sur la pesanteur - elle l'appelle *Schwermut* [*schwer* : lourd, difficile, grave, sérieux]. *Mut* procède de la racine *me* ou *mo*, qui connote des aspirations puissantes. Son sens enveloppe à la

fois la violence du désir (en ancien et en moyen haut-allemand), c'est-à-dire les dimensions pulsionnelles signifiées par les anciens modes verbaux : désidératif, optatif, volitif, et, liée à cette violence (allemand : *Gewalt*), la force (allemand *Kraft*) du sentir (*Empfinden*). Ces instances activement exercées et ouvertes au dehors sont rassemblées dans le *Gemüt* [nature]. Or dans la *Schwermut* elles retombent sur elles-mêmes et le cœur sans issue va au fond, oppressé par son propre poids (Maldiney 2007a : 13).

Je reviens, pour amorcer une conclusion, sur la phrase de Maldiney qui définit l'énoncé de la plainte mélancolique : « Le mélancolique qui se plaint énonce le sujet et dénonce l'objet de sa plainte et s'annonce lui-même en faisant de sa parole le vase de sa douleur » (2007a : 37). On saisit dans cette dernière expression que la parole est le réceptacle de la douleur, peut-être en liaison avec l'emploi de style religieux qui fait des êtres humains des contenants de la grâce ou d'une qualité particulière (*vase d'élection*) ; on peut aussi se plaire à l'associer à un autre emploi, concernant le *vase de théâtre*, qui désigne le grand récipient d'airain que l'on plaçait, dans le théâtre antique, en face de la scène pour répercuter la voix des acteurs : « La plainte est un appel. Un appel à soi » (2007a : 51) ; on peut même aller jusqu'à évoquer, dans la continuité du commentaire, la forme ancienne *vas*, comme *vaisseau*, qui est attestée au sens de cercueil et correspond à l'ancien provençal *vas* : tombeau. Enclos dans sa douleur, le mélancolique ferait ainsi un deuil interminable.

4. Expressions et figures du sujet

Cette dernière réflexion est une invitation à faire un détour par la métapsychologie, en se souvenant du rapprochement que Freud établit entre le deuil et la mélancolie. Je me contenterai d'un rappel de questions. Freud commence son étude sur « Deuil et mélancolie » ([1915] 1968) par un tableau clinique des deux états, similaires quant à la dépression douloureuse, la suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de l'activité, et différenciés par la seule diminution du sentiment d'estime de soi, dans la mélancolie, qui conduit aux auto-reproches et auto-injures. Il conclut son texte en indiquant les trois conditions de la mélancolie : la perte de l'objet, l'ambivalence, la régression narcissique, avec une interrogation sur la nature de la « blessure douloureuse ». « Dans le deuil, dit Freud, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même ». C'est le moi qui, par clivage, est abaissé et déprécié par une instance critique, surmoïque, dont le harcèlement touche à la vérité du sujet : « (...) la seule question que nous nous posions, note Freud, c'est de

savoir pourquoi l'on doit commencer par tomber malade pour avoir accès à une telle vérité » (Freud 1968 : 153). Les plaintes s'avèrent être aussi des plaintes adressées à l'objet aimé, par retournement contre le moi propre : « Leurs *plaintes* sont des *plaintes portées contre*, selon le vieux sens du mot allemand : *Anklage* [terme juridique signifiant mise en accusation, plainte portée contre quelqu'un] » (Freud 1968 : 157). Le moi est modifié par identification narcissique, selon le mode primaire de l'incorporation, avec l'objet de la perte, dont il devient le substitut : « L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné » (Freud 1968 : 158). Dans le deuil pathologique la perte de l'objet fait apparaître l'ambivalence de la relation d'amour, renversée en haine et en mépris. Dans le « je m'en veux, à mort ! » peut s'entendre « je lui en veux, à mort ! ». Faisons remarquer, en passant, qu'une part de la haine, dans le cas de Cécile Munch, porte sur l'ami qui a pris, dans le train, la place du mari avant l'accident.

Freud revient sur le deuil dans ses *addenda* à *Inhibition, symptôme et angoisse* ([1926]1971), notamment dans son rapport à la douleur psychique et à l'angoisse. Si la douleur est la réaction à la perte de l'objet, par « l'investissement de l'objet (perdu) en nostalgie » (1971 : 101), investissement intense et inapaisable analogue à celui qui porte sur un endroit du corps dans la douleur physique, on comprend le caractère douloureux de la séparation, lors du deuil, où le « jamais plus » de la disparition verse cet investissement dans l'irréel. C'est ainsi que l'expression de la douleur est signifiée, symboliquement, dans la formule funèbre des *regrets éternels*. Le mot *regret* qui signifie, selon une conception courante, le sentiment pénible causé par la perte ou l'absence de quelqu'un ou de quelque chose, désignait au pluriel, au XIII^e siècle, des plaintes, des lamentations. Il était employé en ancien français dans les locutions *faire regret de* : manifester sa douleur au sujet de, *faire regret à quelqu'un* : reprocher à. C'est un dérivé du verbe *regretter*, probablement formé de *re-* et d'un verbe emprunté à l'ancien scandinave *grâta* : pleurer, gémir, de la famille du gotique *grêtan* : pleurer, se plaindre, et de l'anglais *to gret* : pleurer.

Le mélancolique, dans son deuil pathologique, est plutôt en proie au *remords*, mot que l'on associe à une valeur morale, comme dans les *remors de conscience*, sans le *d* final dans une graphie ancienne, *d* qui nous rappelle qu'il est lié au verbe *remordre* : mordre de retour, de nouveau, du latin *remordere*, formé de *re-*, à valeur itérative, et de *mordere* : mordre. Le dictionnaire historique donne du mot latin, de l'époque classique jusqu'au latin chrétien, la glose suivante : ronger par le regret d'avoir mal agi.

Dans la dernière séance de son séminaire sur le transfert, Lacan (1991) qui repère quelques traits identificatoires chez le mélancolique à travers ses auto-accusations : *je ne suis rien, je suis une ordure, je suis ruiné (je n'ai plus rien)*, voit dans la désaffection mélancolique un certain remords, qui lui semble « un point de concours entre deuil et mélancolie » :

Il s'agit de ce que j'appellerai non pas le deuil, ni la dépression au sujet de la perte d'un objet, mais un remords d'un certain type, déclenché par un dénouement qui est de l'ordre du suicide de l'objet. Un remords donc, à propos d'un objet qui est entré à quelque titre dans le champ du désir, et qui, de son fait, ou de quelque risque qu'il a couru dans l'aventure, a disparu (Lacan 1991 : 459).

Je laisserai en suspens la question d'une mise en regard de la disparition de l'objet du désir et de la fonction du signifiant *rien*, dans la théorisation de Lacan, avec l'épreuve du *Rien* : rien faire, rien vouloir, rien pouvoir, rien être, pour le mélancolique psychotique, qui « se fait esprit disparu », selon Maldiney, et j'en resterai au point du vue annoncé initialement. Ainsi les considérations sémantiques que j'ai esquissées, pas plus que des jeux de signifiants, ne sauraient tenir lieu d'étude clinique, mais elles nous renvoient à la méthode de Freud qui accorde aux formes du langage une valeur heuristique dans l'élaboration des hypothèses métapsychologiques et trouve en celui-ci les voies d'accès aux processus psychiques. Ce que nous apporte Maldiney est une attention aux « expressions », « non pas à titre de symptômes ou d'indices », mais comme « figures de l'être au monde », dont la plainte mélancolique est un cas spécifique. Et pour accéder au monde du psychotique et le comprendre « à partir des possibilités de l'existence humaine », il lui faut en penser l'expérience selon les modalités que signifient les termes de sa phénoménologie : présence, existence, intentionnalité, pathique... Corps, gestes, voix, avec la parole, dans sa forme et son acte, tracent les chemins d'ouverture à cette expérience, pour une interprétation herméneutique où la réflexion sur le langage est première. La parole, dit Maldiney, est « le sens des sens ».

Bibliographie

- Binswanger, L. (1987) : *Mélancolie et manie. Etudes phénoménologiques*, Paris, P.U.F., (traduction de *Mälancolie und Manie. Phenomenologische Studien*, 1980, par Michel Azorin et Yves Totoyan).
- Culioli, A. (1990) : *Pour une linguistique de l'énonciation*, T1, Paris, HDL, Ophrys.

- Culioli, A. (1999) : *Pour une linguistique de l'énonciation*, T2, T3, Paris, HDL, Ophrys.
- Freud, S. (1968) : « Deuil et mélancolie » [1915], *Métopsychoanalyse*, Paris, Idées/Gallimard, (traduction de J. Laplanche et J. B. Pontalis) : 147-174.
- Freud, S. (1971) : *Inhibition, symptôme et angoisse* [1926], Paris, P.U.F., (traduction Michel Tort).
- Guillaume, G. (1971) : *Leçons de linguistique 1948-1949*, Laval-Lille, Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G. (1984) : *Langage et science du langage*, Paris-Québec, Librairie Nizet / Presses de l'Université Laval.
- Lacan, J. (1991) : *Le Séminaire livre VIII, Le transfert (1960-1961)*, Paris, Seuil.
- Leroi-Gourhan, A. (1965) : *Le geste et la parole, la mémoire et les rythmes*, Paris, Editions Albin-Michel.
- Maldiney, H. (2007a) : *Penser l'homme et la folie*, J. Millon (éd.), (1^e édition 1991).
- Maldiney, H. (2007b) : « Rencontre avec Henri Maldiney », *Les Lettres de la SPF*, 18 : 131-174.
- Normand, C. (2002) : « Non, je ne regrette rien », *Bouts, brins, bribes, petite grammaire du quotidien*, Orléans, Editions Le Pli : 35-56.
- Proust, M. (2005) : *Pastiches et mélanges*, Paris, L'imaginaire, Gallimard (reprise de l'édition de 1919).
- Rey, A. (dir.) (1992) : *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Ed. Le Robert.
- Rey, A. (dir.) (1992) : *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Ed. Le Robert.

SOMMAIRE

LES SUJETS DE L'ÉNONCIATION

Introduction

Malika Temmar..... 9

Sujets modaux, instances de prise en charge et de validation

Alain Rabatel..... 13

Formes et fonctions d'un discours objectivé :

le cas des notes biographiques en anglais

Lucie Gournay..... 37

Au nom de Tarde ou selon Durkheim ?

Citation et subjectivité dans le discours académique

Johannes Angermüller..... 57

Qui parle dans les blogs ?

Malika Temmar..... 69

Le sujet de la plainte. Phénoménologie et linguistique

Dominique Ducard..... 81

LA MOBILITÉ ACADÉMIQUE : DISCOURS, APPRENTISSAGES, IDENTITÉS

La mobilité académique :

des pratiques aux représentations linguistiques

Jean-Marc Defays, Deborah Meunier..... 95

La mobilité d'hier et d'aujourd'hui, entre cosmopolitisme et employabilité

Jean-François Dupeyron..... 101

Mobilités et circulations académiques : dynamiques, catégorisations,

évaluations ou « Bougez, il en restera toujours quelque chose »

Véronique Castellotti, Emmanuelle Huver..... 117

Erasmus : une culture discursive mobile

Deborah Meunier..... 133

Vers un apprentissage de l'être-ensemble postmoderne ?

Représentations de la socialité Erasmus en Finlande

Fred Dervin..... 153

Le purisme, une compétence culturelle ?

Quand les représentations se mêlent d'apprentissage...

Laurence Rosier..... 167

Les enseignants-chercheurs en mobilité : conceptualisations et représentations croisées

Aleksandra Ljalikova, Marilyn Meristo..... 179



9 782875 259905

ID EME : E1045863

ISBN : 978-2-87525-990-5

ISSN : 2033-7752

Dépôt légal : 2010/9202/971

Prix de vente : 25,00 €